L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MARDI 17 JUIN 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	58	23
Midi	82	25
3 p. m.	84	26
6 p. m.	84	25

Alliance Préconcisée entre la Chine et le Japon

Le transformation du Japon est une des évolutions les plus étonnantes que l'Histoire ait eues à enregistrer. Elle s'est effectuée avec une rapidité dont il n'y a d'exemple à aucune époque.

Le Japon, qui était dans un état primitif, s'est assimilé dans une courte période de quelques années, les sciences, et les méthodes les plus modernes. En un seul élan, calculé avec une admirable précision, il a atteint, au point de vue militaire, industriel et commercial, les hauts sommets auxquels les nations européennes, dont la civilisation est la plus avancée, n'étaient arrivées qu'après des siècles d'expériences et de persistants labeurs.

Les résultats de deux guerres qu'il a faites à la Chine et à la Russie ont prouvé la perfection de son organisation Les attachés militaires qui ont suivi l'armée japonaise pendant ces deux campagnes, ont été émerveillés de la science, de la sureté de coup d'œil, de la prudence des chefs et de l'initiative, de la bravoure, de l'endurance des soldats.

Les hommes d'état qui ont préparé la transformation et l'apothéose du Japon, ont fait preuve d'un clairvoyance géniale. Sans accroc, sans tâtonnement, avec un impeccable éclectisme, ils ont emprunté aux organisations des diverses nations ce qu'elles avaient de meilleur.

Après la conclusion de la paix avec la Chine, le gouvernement japonais a envoyé dans le sud de ce pays, dont les habitants ont beaucoup d'analogie avec le type japonais, des jeunes gens instruits, intelligents, ayant une parfaite connaissance de la langue chinoise. Ces missionaires d'un nouveau genre adoptèrent le costume et les mœurs des populations au milieu desquelles ils vivaient et réussiront à se faire passer pour des fils du Céleste Empire. Avec les subventions que leur fournissait secrètement le gouvernement japonais, ils fondèrent, dans diverses régions, des journaux chinois, qui étaient chargés de créer en faveur du Japon un courant de sympathie dans l'opinion publique et surtout de faire valoir, de bien remettre en relief le prestige japonais, en le présentant entouré d'une véritable auréole.

Ces journaux ont rempli leur mission avec une habileté et un tact remarquables sans éveiller la suspicion de leurs lecteurs chinois.

Diverses manifestations qui se produisent en ce moment semblent indiquer que le Japon est appelé à récolter dans un avenir qui n'est peut être pas très éloigné, les fruits de cette intelligente propagande.

Les lois anti-orientales votées par la législature de la Californie pourraient bien amener une entente cordiale entre la Chine et le Japon.

Quelques journaux importants du Japon tels que le "Yorodzu," publié à Tokio, ont déjà commencé à parler de l'organisation parmi les nations orientales d'une ligne anti-américaine.

En Chine, le sentiment en faveur d'un alliance avec le Japon se développe d'une manière très appréciable.

L'un des personnages politiques chinois les plus éminents, le Dr. Sun Yat-Sen, pendant son récent voyage au Japon, dans un discours à la colonie chinoise de Nagasaki, s'est nettement déclaré partisan d'une alliance entre le Chine et le Japon.

Un autre fait significatif s'est produit presque simultanément avec l'arrivée du Dr. Sun, au Japon, le gouvernement chinois a invité le Dr. Hirai, du Bureau des Chemins de fer japonais, et le Dr. Ariza, un jurisconsulte éminent, à se rendre à Pékin pour éclairer de leurs lumières le Département des Communications et le Département des Affaires Judiciaires.

A son retour à Shang-Hai, en revenant de Tokio, le Dr. Sun, dans une entrevue avec le représentant d'un journal de Tokio, l' "Asahi," a résumé ainsi ses impressions:

"Le Japon bien qu'il ait commencé beaucoup plus tard que la Chine à établir des relations actives avec les autres nations, a acquis une connaissance plus étendue, plus complète des affaires internationales et des sciences et des arts modernes. Une alliance commerciale avec une nation si alerte serait pour nous un avantage signalé. J'ai l'intention de faire une tournée en Chine afin d'y prêcher l'entente Sino-Japonaise.

"Quant à une alliance politique avec le Japon, c'est une chose possible et désirable, mais, pour le moment, je ne puis rien dire de plus précis à ce sujet."

Malgré la réserve du Dr. Sun, le correspondant du "Asahi" croit qu'il a conseillé au Président Yuan Shih-Kai de négocier ultérieurement une alliance politique et économique avec le Japon.

Le "Chung-Kwo Jipao," de Shang-Haï, exprime l'opinion qu'une alliance Sino-Japonaise serait encore plus avantageuse pour la Chine.

"Aussi longtemps que le Chine sera faible et impuissante, le position du Japon sera toujours dans un constant état de danger. Infuser à la Chine l'énergie et la vigueur, c'est fortifier la position du Japon comme puissance mondiale. Les résultats de la guerre avec la Russie nous en fournissent la preuve. Malgré ses victoires, le Japon n'a réussi ni à chasser les Russes de la Mandochourie, ni a obtenir de la Russie une indemnité dont il avait grand besoin pour remplir ses coffres vides. Si la Chine avait été assez forte pour jeter dans la balance le poids de son influence en faveur du Japon le résultat de la guerre eût été tout différent."

Le Jiji, un influent journal financier de Tokio, fait un accueil enthousiaste aux idées du Dr. Sun. Ce sont depuis longtemps, dit-il, les vues des hommes d'état les plus éminents du Japon.

Une société a été formée à Pékin pour le développement des sentiments de sympathie entre les deux nations.

Les représentants des journaux Chinois et Japonais publiés en Mandchourie ont eu récemment une conférence à Kirin qui a eu pour résultat l'organisation d'une association de la Presse Sino-Japonaise. Le but de cette association est d'aplanir les malentendus qui existent entre la Chine et le Japon, au sujet de la question de la Mandchourie.

Le professeur Katsutami Ukita, ami du comte Okuma, dont il reflète les idées, termine une intéressante étude, intitulée "L'avenir de la Chine, par ces conclusions:

"A l'heure présente, le Japon et les autres puissances attendent anxieusement le résultat des efforts de la Chine pour établir un gouvernement stable. Si Yuan Shikai échoue, les puissances auront à examiner quelles mesures doivent être prises. Le Japon est particulièrement intéressé à ce qu'aucune puissance ne s'établisse en Mandchourie. Il a fait deux guerres pour tenir les étrangers éloignés de ses frontières et pour mieux encore sa sécurité s'est annexé la Corée. Le Japon ne saurait reconnaître la République de Chine avant qu'elle n'ait montré qu'elle est établie sur des bases stables. Il est un fait certain c'est que la Chine doit prendre des dispositions pour mettre la Mandchourie à l'abri des invasions, ou permettre au Japon de s'en charger."

En se plaçant au point de vue Japonais, il n'existe pour la Chine que deux alternatives.

La première est l'alliance avec le Japon, si toutefois, la Chine a assez de vitalité afin de pouvoir remplir les obligations qui lui seraient imposées pour avoir l'honneur de devenir l'allié du Japon.

La seconde serait la tutelle du Japon, qui se chargerait de diriger et de protéger la Chine, si elle est trop faible pour se gouverner et se défendre.

Le Japon a déjà étonné le monde, peut-être lui réserve-t-il encore d'extraordinaires surprises.

LUDOVIC LAFARGUE.

LES MAXIMES DU PARFAIT FILOU.

Londres.—On a trouvé sur le corps d'un nommé Bert Shultz, qui fut tué le 28 mai dernier dans un accident de bicyclette, un petit carnet contenant un certain nombre de maximes à l'usage de la classe criminelle. En voici quelques-uns, dont on admirera la concision cynique:

Pour qu'un voleur réussisse il lui faut vivre comme un honnête homme.

Placer des objets précieux dans un coffre-fort, c'est indiquer au voleur à quelle porte il doit frapper.

La première impression d'une femme est fréquemment plus exacte que les plus savantes déductions de la raison et de l'analyse.

Dans ce même carnet figurait un chapitre intitulé: "De la progression des affaires," dont voici un exemple:

Première observation: On peut se procurer une motocyclette avec de l'argent soit emprunté momentanément, soit dérobé.

Deuxième observation: On peut également s'en procurer en observant les choses et en saisissant l'occasion par les cheveux.

Troisième observation: Quand on a réussi à s'en procurer une, on doit immédiatement la faire émailler de couleur différente.

Il est regrettable que l'auteur de ces maximes n'ait pas vécu plus longtemps. L'Angleterre eût pu saluer en lui un La Rochefoucauld de la pègre.

D'OU VIENNENT LES AIGUILLETTES.

Un jour, c'était sous le règne de Louis XIII, un régiment "lâcha pied" devant l'ennemi. Richelieu, qui ne barguignait point, décréta alors que tous les soldats et tous les officiers de ce régiment seraient à la prochaine faute, pendus. Aussi bien par cette première lâcheté, étaient-ils, déjà punissables de mort.

Les soldats de ce régiment, alors, pour être certains de ne plus s'enfuir, prirent l'habitude d'aller à la bataille le cou serré dans la corde dont le cardinal les menaçait. D'abord, de chanvre, la corde, un peu plus tard, devint de soie; puis le clou qui la maintenait fut ensuite remplacé par des ferrets d'or et d'argent. Et, de modifications en modifications d'embellissements en embellissements, cette corde de torture se transformait en ces aiguillettes qui chamarrent, aujourd'hui, sur la poitrine, l'uniforme de nos officiers d'état-major.

LA VIE.

"Je voudrais avoir le droit de couper la tête à ceux qui abattent le sarbres." Quel est le fanatique sylvain qui parle ainsi? C'est M. Raymond Poincaré, Président de la République française. On peut être sûr que les arbres de l'Elysée seront bien gardés.

M. Poincaré, professe une véritable adoration pour l'arbre, et bien d'autres avec lui, dont un appel de la "Revue," sucité par M. Fernand Mazade, provoque les protestations véhémentes contre les destructeurs de nos forêts. Car nos malheureuses forêts continuent d'être l'objet de dévastations systématiques, et voici que des artistes pétitionnent pour défendre la plus illustre d'entre d'entre toutes, celle de Fontainebleau, à laquelle notre administration forestière ne cesse d'infliger des traitements odieux. On en mutile les pittoresques rochers, témoins des convulsions du quaternaire, et l'on en sacrifie les pauvres vieux arbres, ceux-là même qui la font si puissamment éloquente et dont les harmonieuses architectures émouvaient jusqu'aux larmes le bon père Corot. Faut-il rappeler qu'un décret de 1892 confère à la forêt de Fontainebleau la qualité de "musée de beautés naturelles?" Armés de ce décret, les admirateurs de ce domaine unique finiront sans doute par en imposer le respect à ses adversaires inlassables, aux fonctionnaires qui taillent et sapent les saines forêts françaises, du fond de leurs bureaux empoisonnés.

Nous ne saurons jamais trop aimer l'arbre ni trop le protéger. Défense d'aller plus loin dans la destruction de nos richesses sylvaines! C'est bien assez, déjà, qu'il n'y ait plus de routes pour le promeneur, depuis que les fous de vitesse les parcourent, dans la gloire des nuées de poussière. Certes, je n'irai pas jusqu'à demander qu'on livre au bourreau la tête des ennemis de l'arbre, et M. Poincaré lui-même ne leur refusera pas le bénéfice de la grâce, mais j'admettrais volontiers qu'on attachât certains maîtres des eaux et forêts à quelque robuste chêne, publiquement, pour les y fouetter...

Tout ce qui précède est bien applicable aux Etats-Unis, où les forêts sont saccagées pour le grand bénéfice de quelques uns au grand détriment de la majorité.

L'AFFAIRE DU COLONEL REDL.

Nous avons annoncé à nos lecteurs le suicide de ce colonel autrichien, qui préféré la mort au déshonneur d'une dégradation publique. Voici quelques détails sur cette affaire pris dans un journal parisien:

C'est ainsi qu'on aurait trouvé un complice de traître en la personne d'une jeune femme de nationalité russe, d'une beauté remarquable, qui était venue s'installer au mois de janvier dernier, en compagnie d'une Danoise répondant au nom d'Ohelius, au premier étage d'un immeuble situé au numéro 7 de la Borschkegasse, à Vienne.

Ces deux femmes qui ne recevaient jamais de lettres, entretenaient cependant avec des personnes dont on n'a pu encore nettement établir l'identité, une very lumineuse correspondance télégraphique. Elles recevaient également le fréquentes visites d'un colonel du grand état-major qui, suivant les autres locataires de la maison, ne serait autre que le colonel Redl.

Quelque temps après leur arrivée, les deux étrangères louaient l'appartement contigu au leur et faisaient percer entre les deux logements une porte de communication. Dans ce nouvel appartement, composé de sept pièces, les deux mystérieuses femmes n'avaient pour tout mobilier que deux lits et un piano. Par contre, on pouvait y voir un véritable réseau de fils électriques, qui retombaient presque jusqu'à terre, sillonner les plafonds.

Plusieurs locataires assurent avoir perçu distinctement, venant de ce logement, un bruit analogue à celui que font les machines électriques employées pour la confection à de nombreux exemplaires de cartes géographiques.

On remarqua également que ce bruit ne se produisait que pendant la présence de l'officier d'état-major, et chaque fois la dame russe jouait pendant ce temps, sans arrêt, sur son piano, une étude de Chopin, toujours la même, et cela en frappant du pied sur le parquet. On en déduit que toutes ces manœuvres n'avaient pour but que d'étouffer le bruit des machines, et c'est là un des principeux arguments sur lesquels se basent les soupçons des autorités.

Entre temps, on avait vu, un soir, un camion automobile s'arrêter devant l'immeuble de la Borschkegasse et décharger huit énormes malles qu'on monta chez les deux étrangères. Ces lourds colis semblaient devoir renfermer des pièces d'acier.

Pourtant, le 23 mai, dans la soirée, les deux femmes partaient brusquement pour une destination inconnue. Or le traître Redl s'est suicidé dans cette même nuit du 23 au 24 mai, et c'est là pour le moins une coïncidence bizarre.

Mais il semble que cette scandaleuse affaire de trahison d'un colonel du grand état-major autrichien doive encore être riche en découvertes sensationnelles.

Treillis en Fil de Fer pour Poulaillers

MARQUE ROEBLING---GALVANISÉ AVANT ET APRÈS LE TRESSAGE

Double Bordure---Tous les joints soudés. Une fois en place, durera pendant des années

Maille de deux pouces, fil de fer No. 19

	la yard
48 pouces de haut	10c
60 pouces de haut	12½c
72 pouces de haut	15c

Maille d'un pouce, No. 19

24 pouces de haut	10c
36 pouces de haut	15c
48 pouces de haut	20c
60 pouces de haut	25c
72 pouces de haut	30c

Escompte par rouleaux---150 pieds dans un rouleau

MILLION ARTICLE KLINE

RUE CHARTRES près de Canal

Jackson Brewing Co.

PURE FOOD BEER

L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Puritanisme. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténèbres le sont à la lumière. Leur sentiment ardent est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à toutes les hommes, et agit constamment d'une manière ou d'une autre contre ceux dont une vigilance éternelle est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment trop la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition.

Essayez Notre Bière Bohemian

JACKSON BREWING CO., rues Decatur et Jefferson

Lawrence Fabacher, Président. Adolph Dumser, Vice-Prés

Gus. Oertling, Sec. Trés. Jos. Meicher, Surintendant.

Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

L'UTILISATION DES CHUTES DU NIAGARA.

On sait que les Américains ont créé un grand nombre d'installations en vue de capter et d'utiliser la force motrice énorme que représentent les chutes du Niagara. Cette question n'a pris de l'importance qu'au moment où l'électricité est venue fournir le moyen de transporter au loin l'énergie produite en un point déterminé. Depuis 1890, la puissance installée ou dont l'aménagement est prévu a passé de 10,000 à 1 million de chevaux.

Sur les 3 à 5 millions de chevaux théoriquement disponibles, on n'en utilise à l'heure actuelle que 500,000 dans les usines situées sur les deux rives américaine et canadienne. D'après un traité récent, le gouvernement du Canada et celui des Etats-Unis, dans le but de sauvegarder les cataractes et de leur conserver toute leur beauté, ont décidé de limiter à un cinquième seulement du débit de la rivière les prises d'eau qui pourraient être faites par les usines.

Les 500,000 chevaux actuellement établis ne sont pas tous utilisés à Niagara Falls; le courant est transporté de part et d'autre dans un rayon de plus de 190 milles. Sur le côté canadien les transports atteignent Toronto, sur l'Ontario, et les bords du lac Huron. Sur la rive américaine, le courant va jusqu'à Syracuse d'un côté et les limites de l'Etat de Pennsylvanie de l'autre, desservant Buffalo, Rochester, Lockport et d'importantes usines.

Par suite de prix élevé du cheval-eau, de la main-d'œuvre et des restrictions législatives apportées aux prises d'eau dans la rivière, le centre de Niagara Falls est loin d'être comparable à celui que peuvent former les usines scandinaves.

Plantes assorties, rosiers, fougères, palmiers, plantes vertes, fleurs, décorations florales et couronnes mortuaires

Bouquets à partir de 25 sous; fleurs coupées à partir de 10 sous; plantes fleuries à partir de 5 sous

SIMON MENDOLA

927 RUE BOURBON Nlle-Orléans, Lne.

Phone Hemlock 1835

Catalogue envoyé sur demande

7mai—3m—merc—sam—dim

FRANCE

La natalité diminue.

Paris, 17 juin. — La statistique de l'état-civil en France pour l'année 1912 vient d'être publiée. Les naissances sont de 750,650 contre 742,114 en 1911. Le Dr. Bertillon, l'éminent statisticien, dit que l'amélioration est plus apparente que réelle, et que les deux années, 1911 et 1912, sont à marquer à l'encre rouge.

Les mariages se sont élevés à 344,929; les décès ont été de 692,740.

Le Dr. Bertillon termine son rapport en disant que si la situation actuelle continue bientôt ce n'est plus trois ans de service militaire qu'il faudra pour maintenir l'armée à la hauteur, mais bien quatre et cinq ans pour que la France ne soit pas à la merci de ses ennemis.

DECOUVERTE D'UN REMEDE CONTRE LA COQUELUCHE.

Paris, 17 juin. — La prochaine découverte du remède contre la coqueluche a été annoncée aujourd'hui à l'Académie des Sciences par M. Emile Roux, directeur de l'Institut Pasteur.

Le Dr. Roux faisait seulement une communication au nom du Dr. Alfred Conor, bactériologiste de l'hôpital militaire du Belvédère à Tunis, où, avec la collaboration du Dr. Nicholls, il avait préparé une solution provenant de culture de bacilles vivants de la coqueluche, qu'ils injectèrent à 122 enfants souffrant de cette affection, répétant cette injection tous les deux jours.

Trente-sept pour cent des enfants guérirent en moins de trois semaines, alors que le traitement ordinaire nécessite pour le moins deux mois.

Bien que déclarant que jusqu'à maintenant, les expériences n'avaient été faites que sur une trop petite échelle, pour pouvoir se prononcer, le Dr. Roux croit qu'une méthode certaine de cure est sur le point d'être mise au jour.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 10 Commencé le 7 juin 1913

Le Bouchon de Cristal

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

MAURICE LEBLANC

(SUITE)

—Il y a vingt-cinq ans, alors que je m'appelais Clarisse Darcel, et que mes parents vivaient encore, je rencontrai dans le monde, à Nice, trois jeunes gens dont les noms vous éclaireront tout de suite sur le drame actuel: Alexis Daubrecq, Victorien Mergy et Louis Prasville. Tous trois se connaissaient d'autrefois, étudiants de même année, amis de régiment. Prasville aimait alors une actrice qui chantait à l'Opéra de Nice. Les deux autres, Mergy et Daubrecq, m'aimèrent. Sur tout cela, et sur toute cette histoire, d'ailleurs, je serai brève. Les faits parlent suffisamment. Dès la premier instant, j'aimai Victorien Mergy. Peut-être eus-je le tort de ne pas le déclarer aussitôt. Mais tout amour sincère est timide, hésitant, craintif, et je n'annonçai mon choix qu'en toute certitude et en toute liberté. Malheureusement, cette période d'attente, si délicieuse pour ceux qui s'aiment en secret, avait permis à Daubrecq d'espérer. Sa colère fut atroce.

Clarisse Margy s'arrêta quelques secondes, et elle reprit d'une voix altérée:

—Je me souviendrai toujours... Nous étions tous les trois dans le salon. Ah! j'entends les paroles qu'il prononça, paroles de haine et de menace horrible. Victorien était confondu. Jamais il n'avait vu son ami de la sorte, avec ce visage répugnant, avec cette expression de bête... Oui, un bête féroce... Il grinçait des dents. Il frappait du pied. Ses yeux, — il ne portait pas de lunettes alors, — ses yeux bordés de sang roulaient dans leurs orbites, et il ne cessait de répéter: "Je me vengerai... je me vengerai... Ah! vous ne savez pas de quoi je suis capable. J'attendrai, s'il le faut, dix ans, vingt ans... mais ça viendra comme un coup de tonnerre... Ah! vous ne savez pas... Se venger... Faire le mal... pour le mal... Quelle joie!... Je suis né pour faire du mal... Et vous me supplierez tous deux à genoux, oui, à genoux!..." Aidé de mon père, qui entrait à ce moment, et d'un domestique, Victorien Mergy jeta dehors cet être abominable. Six semaines plus tard, j'épousais Victorien.

—Et Daubrecq, interrompit Lupin, il n'essaya pas?...

—Non, mais le jour de mon mariage, en rentrant chez lui, Louis Prasville, qui nous servait de témoin malgré la défense de Daubrecq, trouva le jeune femme qu'il aimait, cette chanteuse de l'Opéra... il la trouva morte, étranglée...

—Quoi... fit Lupin en sursautant, est-ce que Daubrecq?...

—On sut que Daubrecq, depuis quelques jours, la poursuivait de ses assiduités, mais on ne sut rien de plus. Il fut impossible d'établir qui était sorti. On ne découvrit aucune trace, rien, absolument rien.

—Cependant Prasville...

—Pour Prasville, pour nous, la vérité ne fit pas de doute. Daubrecq a voulu enlever la jeune femme, a voulu peut-être la brusquer, la contraindre, et, au cours de la lutte, affolé, perdant la tête, il l'avait saisie à la gorge et tuée, presque à son insu. Mais, de tout cela, pas de preuve; Daubrecq ne fut même pas inquiété.

—Et par la suite, que devint-il?

—Pendant des années, nous n'entendîmes pas parler de lui. Nous sûmes seulement qu'il s'était ruiné au jeu, et qu'il voyageait en Amérique. Et, malgré moi, j'oubliais sa colère et ses menaces, toute disposée à croire que lui-même, ne m'aimant plus, ne pensait plus à ses projets de vengeance. D'ailleurs j'étais trop heureuse pour m'occuper de ce qui n'était pas mon amour, mon bonheur, la situation politique de mon mari, la santé de mon fils Antoine.

—Antoine?

—Oui, c'est le vrai nom de Gilbert, le malheureux a tout au moins réussi à cacher sa personnalité.

Lupin demanda, avec un peu d'hésitation:

—A quelle époque... Gilbert... a-t-il commencé?...

—Je ne saurais vous dire au juste. Gilbert — j'aime autant l'appeler ainsi et ne plus prononcer son nom véritable — Gilbert, enfant, était ce qu'il est aujourd'hui, aimable, sympathique à tous, charmant, mais paresseux et indiscipliné. Lorsqu'il eut quinze ans nous le mimes dans un collège des environs de Paris, précisément pour l'éloigner un peu de nous. Au bout de deux ans on le renvoyait.

—Pourquoi?

—Pour sa conduite. On avait découvert qu'il s'échappait la nuit, et aussi que, durant des semaines, alors que, soi-disant, il était auprès de nous, en réalité il disparaissait.

—Que faisait-il?

—Il s'amusait, jouait aux courses, traînait dans les cafés et dans les bals publics.

—Il avait donc de l'argent?

—Oui.

—Qui lui en donnait?

—Son mauvais génie, l'homme qui, en cachette de ses parents, le faisait sortir du collège, l'homme qui le dévoya, qui le corrompit, qui nous l'arracha, qui lui apprit le mensonge, la débauche, le vol.

—Daubrecq?

—Daubrecq.

Clarisse Margy dissimulait entre ses mains jointes la rougeur de son front. Elle reprit de sa voix lasse:

—Daubrecq s'était vengé. Le lendemain même du jour où mon mari chassait de la maison notre malheureux enfant, Daubrecq nous dévoilait, dans la plus cynique des lettres, de rôle odieux qu'il avait joué et les machinations grâce auxquelles il avait réussi à pervertir notre fils. Il continuait ainsi: "La correctionnelle un de ces jours... Plus tard les assises... et puis, espérons-le, l'échafaud."

Lupin s'exclama:

—Comment! c'est Daubrecq qui aurait comploté l'affaire actuelle?

—Non, non; il n'y a là qu'un hasard. L'abominable prédiction n'était qu'un vœu formulé par lui. Mais combien elle me terrifia! J'étais malade à ce moment. Mon autre fils, mon petit Jacques, venait de naître. Et chaque jour nous apprenait quelque nouveau méfait commis par Gilbert, de fausses signatures données, des escroqueries... si bien qu'autour de nous nous annonçâmes son départ pour l'étranger, puis sa mort. La vie fut lamentable et elle le fut d'autant plus quand éclata l'orage politique où mon mari devait sombrer.

—Comment cela?

—Deux mots vous suffiront, le nom de mon mari est sur la liste des "Vingt-sept."

—Ah!

D'un coup, le voile se déchirait devant les yeux de Lupin et il apercevait à la lueur d'un éclair toute une région de choses qui se dérobaient jusque-là dans les ténèbres.

D'un voix plus forte, Clarisse Mergy reprenait:

—Oui, son nom s'y trouve inscrit, mais par erreur, par une sorte de malchance incroyable dont il fut victime. Victorien Mergy fit bien partie de la commission chargée d'étudier le canal français des Deux-Mers. Il vota bien avec ceux qui approuvèrent le projet de la compagnie. Il toucha même, oui, je le dis nettement, et je précise la somme, il toucha quinze mille francs.

Mais c'est pour un autre qu'il toucha, pour un de ses amis politiques en qui il avait une confiance absolue et dont il fut l'instrument aveugle, inconscient. Il crut faire une bonne action, il se perdait. Le jour où, après le suicide du président de la compagnie et la disparition du caissier, l'affaire du canal apparut avec tout son cortège de tripotage et de malpropreté, ce jour-là seulement mon mari sut que plusieurs de ses collègues avaient été achetés et il comprit que son nom, comme le leur, comme celui d'autres députés, chefs de groupe, parlementaires influents, se trouvait sur cette liste mystérieuse dont on parlait soudain. Ah! les jours affreux qui s'écoulèrent alors! La liste serait-elle publiée? Son nom serait-il prononcé? Quelle torture! Vous vous rappelez l'affolement de la Chambre, cette atmosphère de terreur et de délation! Qui possédait la liste? On ne le savait pas. On savait son existence. Voilà tout. Deux noms furent livrés à la haine publique. Deux hommes furent balayés par la tempête. Et l'on ignorait toujours d'où partait la dénonciation et dans quelles mains se trouvaient les papiers accusateurs.

—Daubrecq, insinua Lupin.

—Eh! non, s'écria Mme Mergy. Daubrecq n'était encore rien à cette époque, il n'avait pas encore paru sur la scène. Non... rappelez-vous... la vérité on la con-